



Peindre à Shanghai

Jean-Pierre Durand

► To cite this version:

Jean-Pierre Durand. Peindre à Shanghai. Images du travail, travail des images, 2023, 15, 10.4000/itti.4232 . hal-04330632

HAL Id: hal-04330632

<https://hal.science/hal-04330632>

Submitted on 8 Dec 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Peindre à Shanghai



Légende : Centre artistique à Shanghai, 2006. Photo Jean-Pierre Durand

Quand je séjourne à l'étranger, je cherche toujours à faire des photos sur des sujets peu connus ou quelquefois difficiles d'accès : industrie en Algérie ou en Bulgarie, sucreries à l'Ile Maurice, usines automobiles au Japon, en Corée et aux États-Unis, etc. Autant d'images déposées à l'agence de photos qui hébergeait ma production avant la généralisation du numérique qui a fait disparaître ce type de diffusion des photos. J'ai conservé cette curiosité pour ce qui n'est pas tout à fait commun quand je voyage. Une amie artiste m'avait fait part de l'effervescence des artistes peintres dans les friches industrielles de Pékin et de Shanghai : pourquoi ne pas traiter ce sujet éminemment attrayant à un moment où l'Occident découvrait la peinture chinoise contemporaine, au tournant des années 2000.

Les autorités de Shanghai ont transformé, à la fin des années 1990, l'usine mécanique n° 8 en un vaste centre artistique accueillant des peintres soutenus financièrement par la puissance publique. Rapidement, dans les interstices de cette usine qui s'apparente à une petite ville avec ses rues, ses arbres, ses placettes, une myriade de peintres indépendants ont installé leurs ateliers

et leurs galeries. Les œuvres des uns et des autres ne se différencient guère, influencées par Andy Warhol (avec son célèbre portrait de Mao) et par le pop art américain. Mao est omniprésent sous toutes ses formes : joufflu, caricaturé, avec ses chats, etc. D'une certaine manière, le nationalisme chinois autorise ces convergences autour du grand timonier entre art officiel et expressions indépendantes, pourvu que les toiles et les sculptures trouvent acheteurs en Europe et aux États-Unis... Cette diffusion n'entre-t-elle pas dans les pratiques chinoises du *softpower* ? Ainsi, comme le montre la photo proposée ici, les artistes peuvent jouer subtilement avec l'élan communiste vers un avenir radieux à travers des fresques et des scènes positives à peine dévoyées : les lectures des œuvres sont multiples et chacun peut y voir confirmée sa lecture du monde.

Tel est le premier niveau d'interprétation de cette photographie : un peintre officiel illustre la marche intrépide du peuple chinois. Le mouvement des jambes et celui des bras, poings fermés, marque la détermination des soldats (le col rouge indique leur appartenance à l'ordre militaire). Le drapeau rouge qui flotte à l'arrière-plan, au-dessus des nuages, confirme cet engagement dans son ondulation qui accompagne les marcheurs.

L'autre interprétation de la photographie – et plus seulement de la fresque – s'intéresse à la seconde action qui y est contenue, celle du peintre. Le peintre cultive plusieurs paradoxes : non seulement il est assis – position rare pour un peintre –, mais il est torse-nu alors que l'on attend *a minima* qu'il soit vêtu d'une blouse ou d'une veste légère. Enfin, il téléphone : or l'échange téléphonique est une activité légère qui s'oppose à la concentration que l'on dit nécessaire à la création. À moins que l'œuvre commandée soit réellement rébarbative à travers la sérialité des personnages à peindre... Mieux encore, si globalement la fresque révolutionnaire apparaît statique, le mouvement provient de la poussée des derniers personnages sur les premiers... qui semblent ralentir le pas ou buter contre le futur : s'agit-il d'un message subliminal de l'artiste ?

Autrement dit, c'est cette suite de paradoxes qui renverse les certitudes contenues dans la fresque et qui conduit le spectateur à interroger le rapport réel que le peintre entretient avec l'œuvre : croit-il à ce qu'il peint ? Croit-il, même un peu, aux idées et au rêve qu'il est en train de coucher sur la toile ? Les paradoxes contenus dans l'attitude du peintre et dont je me suis emparé ici comme photographe initient une distanciation du spectateur avec l'image regardée. C'est ce nous pouvons désigner comme une photo sociologique, c'est-à-dire prise par un ou une sociologue pour montrer et démont(r)er un processus social à partir d'une distanciation (ici les paradoxes) dans un positionnement critique. Ce qui ne veut pas dire qu'il ne peut y avoir de photo sociologique faite par des non-sociologues : il s'agit seulement d'affirmer qu'il y a une possibilité de réaliser de telles photos à partir d'une intentionnalité qui donnera à l'image une « charge sociologique » qu'elle n'aurait pas nécessairement sans cette préoccupation¹. On peut ajouter qu'elle « fonctionne » d'autant mieux qu'elle possède les qualités esthétiques d'une bonne photo : choix de la composition, de la lumière, etc. Alors, la photo sociologique accroche le spectateur, décrit une situation, suggère des significations, met à distance le regardeur et le

¹ Voir pour le développement de cet argument, notre livre, *La sociologie filmique. Théories et pratiques*, Paris, CNRS Editions, 2020.

pousse à l'analyse critique du monde. À condition qu'il s'y attarde plus longtemps que de coutume, sachant qu'une photo dans un ouvrage est regardée en moyenne moins de 12 secondes !

Jean-Pierre Durand

Jean-Pierre Durand est Professeur émérite de Sociologie à l'Université d'Évry Paris-Saclay. Après une carrière de sociologue du Travail ponctuée d'une activité photographique en agence, il a fait converger celle-ci avec le développement du Master *Image et Société* créé par Joyce Sebag dans la même université. Ils ont réalisé plusieurs documentaires sociologiques disponibles sur YouTube (*Rêves de chaîne*, *Nissan une histoire de management*, *50 ans d'affirmative action à Boston*, etc.). Derniers ouvrages parus traduits en anglais et en espagnol : *La Fabrique de l'homme nouveau. Travailler, Consommer, se taire ?* (Éditions Le bord de l'eau, 2017) et avec Joyce Sebag, *La sociologie filmique. Théories et pratiques*, Paris, CNRS Editions, 2020). Plus d'informations sur www.jean-pierredurand.com